

SERBIAN ACADEMY OF SCIENCES AND ARTS
INSTITUTE FOR BALKAN STUDIES

L



2019

BALCANICA

J. KALIĆ, *Information about Belgrade in Constantine VII Porphyrogenitus* • D. POPOVIĆ, *On Two Lost Medieval Serbian Reliquaries* • D. KOVAČEVIĆ KOJIC, *Serbian Silver at the Venetian Mint* • A. FOTIĆ, *Coping with Extortion on a Local Level* • L. HÖBELT, *Balkan or Border Warfare? Glimpses from the Early Modern Period* • P. M. KITROMILIDES, *Spinozist Ideas in the Greek Enlightenment* • M. KOVIĆ, *Great Britain and the Consular Initiative of the Great Powers in Bosnia and Herzegovina* • M. BJELAJAC, *Humanitarian Catastrophe as a Pretext for the Austro-Hungarian Invasion of Serbia 1912–1913* • F. GUELTON, *Avec le général Piarron de Mondésir: Un aller-retour de Brindisi à Valona* • D. BAKIĆ, *The Serbian Minister in London, Mateja Bošković, the Yugoslav Committee, and Serbia's Yugoslav Policy in the Great War* • G-H. SOUTOU, *The Paris Conference of 1919* • B. MILOSAVLJEVIĆ, *Drafting the Constitution of the Kingdom of Serbs, Croats and Slovenes (1920)* • M. VASILJEVIĆ, *Carrying Their Native Land and Their New Home in Their Hearts* • S. G. MARKOVICH, *The Grand Lodge of Yugoslavia between France and Britain (1919–1940)* • V. G. PAVLOVIĆ, *La longue marche de Tito vers le sommet du parti communiste* • K. NIKOLIĆ, *Great Britain, the Soviet Union and the Resistance Movements in Yugoslavia, 1941* • Y. MOURÉLOS, *Les origines de la guerre civile en Grèce* • A. EDEMSKIY, *Additional Evidence on the Final Break between Moscow and Tirana in 1960–1961* • Lj. DIMIĆ, *Yugoslav Diplomacy and the 1967 Coup d'Etat in Greece* • K. V. NIKIFOROV, *The Distinctive Characteristics of Transformation in Eastern Europe* • B. ŠIJAKOVIĆ, *Riddle and Secret: Laza Kostić and Branko Miljković* ✍

ANNUAL OF THE INSTITUTE FOR BALKAN STUDIES

UDC 930.85(4-12)

BELGRADE 2019

ISSN 0350-7653
eISSN 2406-0801



<http://www.balkaninstitut.com>

Frédéric Guelton*

*Seervice historique de l'Armée de terre
Vincennes*

Avec le général Piarron de Mondésir Un aller-retour de Brindisi à Valona, 18–24 décembre 1915

Résumé : Au début du mois de décembre 1915 le Grand Quartier Général français crée une mission militaire commandée par le général Piarron de Mondésir. Envoyée en Italie et en Albanie vers la mi-décembre elle doit principalement informer les autorités françaises sur la situation exacte de l'armée serbe. Lorsque, le 24 décembre les principaux rapports arrivent à Paris, dont le compte rendu d'un entretien direct entre le général de Mondésir et le roi Pierre Ier, le général Joffre et le gouvernement découvrent la réalité de la situation de l'armée serbe proche de l'annihilation et prennent conscience les souffrances qu'elle vient d'endurer. Ils prennent également la mesure du jeu double, mortifère pour les Serbes, joué par les Italiens. Ils décident de tout mettre en œuvre pour sauver l'armée serbe qui représente aussi l'avenir de la Serbie en la ravitaillant et en la transportant vers l'île de Corfou.

Mots clés : Décembre 1915, France, Serbie, Albanie, Italie, Piarron de Mondésir, Pierre Ier, Prince Alexandre, Boppe, Bertotti, armée serbe, mission militaire française en Albanie, Valona, Brindisi, Scutari, Corfou

Novembre 1915. Confronté à l'inefficacité de la Commission interalliée créée en début de ce mois afin d'apporter un soutien logistique à l'armée serbe, puis à l'échec de la mission du génie français bloquée à Tarente en attente d'embarquement pour l'Albanie avec ses quelque 2 500 tonnes de matériel, le Grand Quartier Général (GQG) français envisage dès le 28 novembre, d'envoyer sur place une mission militaire française commandée par un officier général, le général Piarron de Mondésir.¹

Cette intention prend forme, au rythme de l'arrivée de télégrammes toujours plus inquiétants les uns que les autres, envoyés à Paris par l'ambassadeur français Auguste Boppe et l'attaché militaire le colonel Fournier, depuis Scutari, là où s'est replié le gouvernement serbe. Des télégrammes inquiétants mais aussi insuffisants pour permettre au commandant en chef, le général Joffre, de se forger son intime conviction quant à l'action à mener dans les Balkans en direction

* frederic.guelton@gmail.com

¹ *Les Armées Françaises dans la Grande Guerre*, t. 8, vol. 1 (Paris : Imprimerie nationale, 1927), 440.

aussi bien des Serbes que des Italiens. C'est en partie pour régler cette question du manque d'information qu'est officiellement créée, le 10 décembre 1915 la mission militaire du général Piarron de Mondésir. Cette mission strictement française, forte d'une dizaine d'officiers, mais dépourvue de tout mandat interallié et de tout moyen matériel significatif² doit en premier lieu informer le GQG sur une situation balkanique qui demeure à Chantilly, largement incompréhensible voire inconnue.³ Elle doit également participer – ce sont ses ordres – à la réorganisation de l'armée serbe et enfin marquer, dans l'imbroglgio naissant et face aux réticences principalement italiennes, la volonté politique de la France de soutenir la Serbie. Rapidement mise sur pied la mission arrive à Brindisi le 18 décembre.

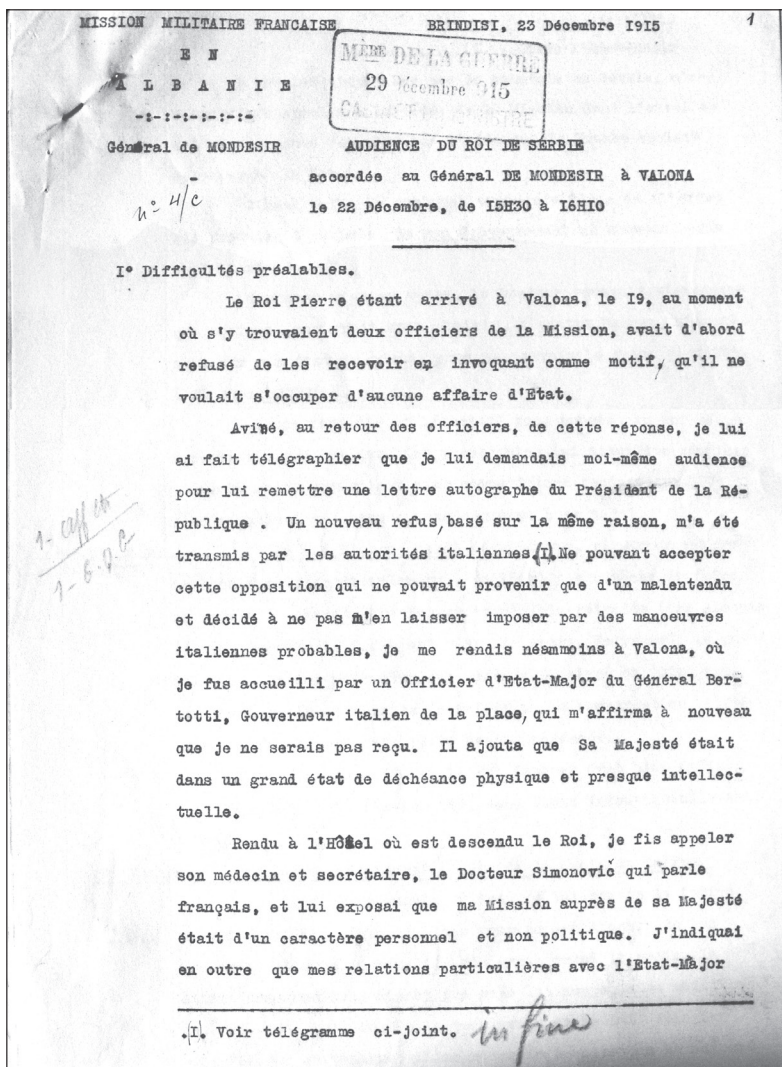
Alors que la mission Mondésir roule vers l'Italie, le ministère des Affaires étrangères, le ministère de la Guerre et le Grand Quartier Général en d'autres termes le gouvernement et le haut commandement français prennent conscience, toujours à la lecture des télégrammes de Boppe et de Fournier, que ce qui menace l'armée serbe ce n'est plus uniquement la défaite, mais la destruction totale, pure, simple et définitive. Une destruction qui résulterait tout à la fois de l'action des armées ennemies, de l'épuisement totale des hommes condamnés à mourir de faim ou de maladie et cyniquement de l'attitude italienne. Ainsi le 16 décembre, rendant compte à Paris d'un entretien qu'il vient d'avoir avec le Premier ministre serbe Nikola Pašić Auguste Boppe écrit, le citant : « *si notre amie et nos alliés qui ont tant de fois aidé la Serbie, en commun ne viennent pas à son secours en ce moment difficile, la catastrophe est inévitable. Le peuple serbe a fait tout ce qu'un peuple qui veut lutter jusqu'au bout avec honneur a pu faire* ». ⁴ Le lendemain, les informations transmises au Grand Quartier Général par le colonel Fournier, qui rencontre régulièrement à Scutari le Prince Alexandre confirment les dires de l'ambassadeur : « [...] *La famine règne actuellement dans ses rangs. [Les soldats serbes sont] affamés, désillusionnés, éprouvés par le froid, insuffisamment vêtus, n'ayant que peu de munitions...* ». ⁵ Quant à l'opinion personnelle du colonel Fournier, elle est sans appel et ébranle ses lecteurs parisiens qui comprennent à quel point la mission qui a été confiée au général de Mondésir ne va pas seulement consister à « réorganiser » l'armée serbe mais bien à éviter, dans des conditions difficiles qu'elle ne disparaisse : « *L'armée et ses chefs, écrit-il depuis Scutari, le 17 décembre, sont toujours disposés à mettre leurs forces reconstituées au service de la cause des Alliés mais si on ne lui rend pas possible son départ par mer et*

² Commandant M. Larcher, *La Grande Guerre dans les Balkans* (Paris : Payot, 1929), 116.

³ *Les Armées Françaises dans la Grande Guerre*, 444.

⁴ Télégramme d'Auguste Boppe au ministre des Affaires étrangères, n° 158, de Scutari à Paris, 16 décembre 1915, SHD, GR 2175.

⁵ Télégramme du colonel Fournier au général Joffre. Le colonel Fournier rend ici compte d'un entretien qu'il a eu avec le Prince Alexandre. Télégrammes chiffrés n° 64 et 65, Scutari, le 17 décembre 1915, SHD GR 2175.



si on ne lui fait pas parvenir des vivres dans un délai de deux ou trois jours j'aurai la douleur d'assister à une catastrophe terrible et imméritée imminente parmi les troupes stationnées en Albanie du Nord ».⁶

C'est cette situation dramatique que la mission militaire française et son chef découvrent dès leur arrivée à Brindisi puis lors des premières missions d'information que le général Mondésir déclenche lorsqu'il décide de tenter de

⁶ Télégramme du colonel Fournier au ministre de la Guerre et au commandant en chef, n°69, du 17 décembre 1915, SHD GR 2175.

.....avec l'Etat-Major serbe et que les sympathies que je comptais en Serbie, m'avaient fait appeler à la tête de la Mission dont l'envoi était une preuve de plus de l'aide que la France voulait apporter à la Serbie.

J'usai enfin de quelques arguments tirés de l'effet que produirait auprès de mon Gouvernement un nouveau refus de la part de S.M.

Quelques minutes après, le Docteur revenait m'annoncer que S.M. me recevrait avec plaisir, à quatre heures, s'excusant sur son état de santé, pour ne pouvoir le faire plus tôt. (Il était 11H30).

Cette facilité et l'accueil reçu auprès du Roi me font douter que les demandes précédentes lui aient été soumises, ou du moins transmises sans commentaires tendancieux... Je n'ai cependant pu pousser une enquête à ce sujet.

2° LE ROI. Le Roi Pierre était en uniforme, vigoureux malgré ses douleurs rhumatismales qui ne l'ont pas empêché de faire, en partie à cheval, une longue et pénible retraite (par Alessio Tirana, Durazzo). S.M. est vive de geste, de regard, de paroles et laissé-voir même par moments, malgré sa tristesse certaine, quelques éclairs de gaieté.. La conversation a été très animée malgré sa surdité assez prononcée.

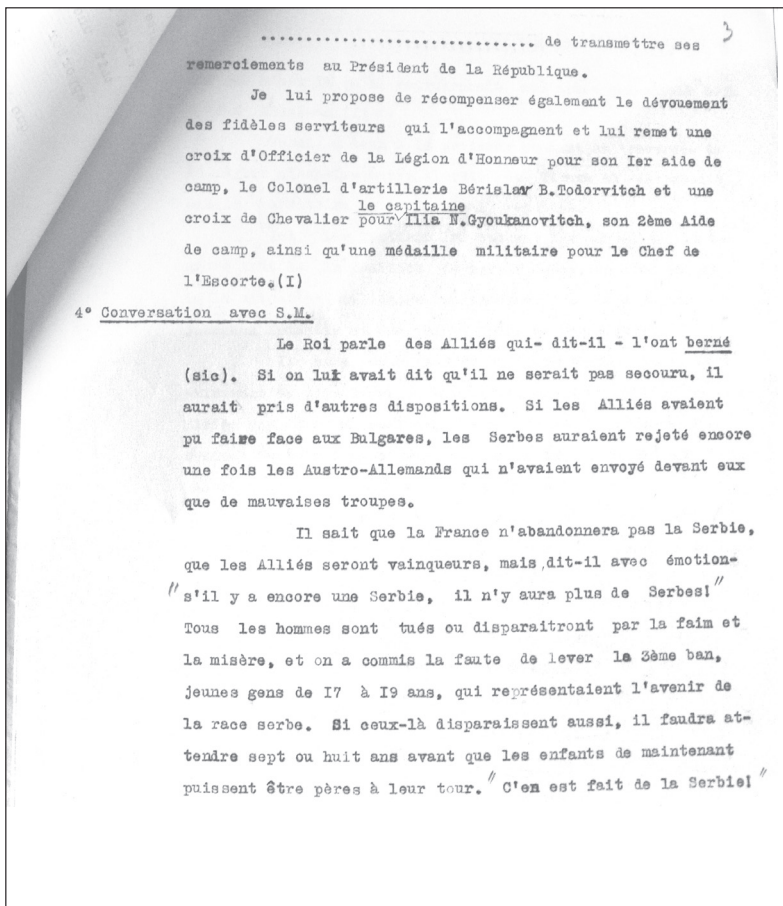
J'ai donc trouvé le Roi dans un état bien différent de celui qui m'avait été, sans doute intentionnellement, dépeint.

3° Remise de la lettre présidentielle et de la Croix de Guerre.

Introduit auprès du Roi, je lui remis la lettre présidentielle; il la lit, ses yeux se mouillent. Je lui présente l'écrin ouvert, il se lève, prend la croix, la baise avec émotion, disant que cela lui rappelle sa médaille de 1870- Je lui demande la permission de la lui épingle moi-même sur sa tunique; il me remercie ensuite en me serrant chaleureusement les mains. Il me charge de transmettre ses

rencontrer personnellement le Roi Pierre I à Valona puis en envoyant le lieutenant-colonel Broussaud et le sous-lieutenant Grandidier à Durazzo ainsi que les commandants de Ripert d'Alauzier⁷ et Coudanne à Saint-Jean-de-Médéa. Ces premières missions s'échelonnent entre le 19 et le 24 décembre 1915. Elles permettent au général Mondésir de se forger, en cinq jours, une opinion solide, tranchée et sans concessions sur la situation de la Serbie et de son armée, sur

⁷ Voir ici Commandant de Ripert d'Alauzier, *Résurrection de l'armée serbe* (Paris : Payot, 1923).



l'attitude italienne et sur ce que devrait faire la France. Est-il excessif ou voit-il juste quand, par exemple, il va jusqu'à rendre compte à Paris que Rome ne serait pas affligé par la disparition de la Serbie en tant que Nation ? Probablement pas, mais peu lui chaut à court terme ! Ce qui lui importe, c'est qu'il parvienne à emporter la décision. Une décision qui doit sauver l'armée serbe et participer à ce qui deviendra peu après son transport sur l'île de Corfou. Cette hypothèse de travail n'est déjà plus neuve vers le 18-19 décembre. Déjà suggérée par d'autres, y compris dans les bureaux du GQG, il faut encore qu'elle devienne, arguments à l'appui, une décision du commandant en chef et du gouvernement français. Mais comment donc le général Mondésir en est-il arrivé à un tel résultat en moins d'une semaine alors que les tergiversations de tous ordres duraient depuis deux mois ?

Tout commence réellement pour Mondésir lorsqu'il décide, dès sa nomination à la tête de la mission militaire et donc avant son arrivée à Brindisi, de s'informer directement, et autant qu'il le pourra personnellement auprès des autorités serbes. Il envisage pour cela de dépêcher ses officiers à Durazzo⁸ et à Saint-Jean de Médéa et de se rendre personnellement à Valona où séjourne le Roi Pierre Ier. Son voyage à Valona est pour lui d'autant plus impérieux qu'il est porteur du lettre autographe du président de la République Raymond Poincaré destinée au roi Pierre Ier.

Peu après son arrivée à Brindisi le 18 décembre le général Mondésir est informé, par deux officiers français qui se trouvent à Valona, qu'ayant sollicité une audience auprès du Roi il se sont vu opposé une fin de non-recevoir au prétexte que ce dernier « *ne voulait plus s'occuper des affaires publiques* ». ⁹ Il envoie aussitôt un télégramme à l'attention du Roi afin d'obtenir une audience. Il y précise qu'il est porteur d'une lettre du président Poincaré. Curieusement, la réponse qui lui parvient n'émane pas du Roi mais du général italien Bertotti qui commandant du Presodio de Valona. Ce dernier lui indique, sans explication, que « *le roi ne le recevra pas* ». ¹⁰ La réponse italienne surprend Mondésir qui, prenant l'affaire à son compte, s'embarque à bord d'un cuirassé italien¹¹ et traverse nuitamment l'Andriaque à destination de Valona, bien décidé à ne pas s'en « *laisser imposer par des manœuvres italiennes probables* ». ¹² A peine débarqué à Valona, Mondésir est accueilli par un officier de l'état-major du général Bertotti qui lui confirme qu'il ne sera pas reçu par le Roi. Au cours du bref entretien qui suit, l'officier italien, qui persiste dans sa volonté à dissuader le Français de rencontrer le roi, lui précise que ce dernier est « *dans un grand état de déchéance physique et presque intellectuelle* ». ¹³ La mauvaise volonté affichée par cet officier renforce Mondésir dans sa volonté de rencontrer le roi. Alors que la matinée n'est pas encore termi-

⁸ Lieutenant-colonel Broussaud du 19 au 21 décembre à Durazzo accompagné du sous-lieutenant Grandidier

⁹ *Résumé des documents envoyés de Brindisi le 24 décembre 1915 par le général Piarron de Mondésir*, Ministère de la Guerre, EMA, Bureau d'Orient, n°50 9/11, SHD GR 2175.

¹⁰ Mission militaire française en Albanie, *Audience du Roi de Serbie accordée au général de Mondésir le 22 décembre 1915*, Compte rendu du général Mondésir, Brindisi le 23 décembre 1915, SHD GR 2175.

¹¹ L'importance accordée par l'Italie à la question serbe et à l'Albanie apparaît sous de nombreux jours. Ainsi le cuirassé qui transporte le général Mondésir à Valona fait partie d'un ensemble de deux cuirassés qui sont les deux navires de guerre les plus importants qui constituent la force navale de Valona et leur chef n'est autre que l'amiral Capomazza, ancien aide de camp du roi d'Italie.

¹² Mission militaire française en Albanie, *Audience du Roi de Serbie accordée au général de Mondésir le 22 décembre 1915*, Compte rendu du général Mondésir, Brindisi le 23 décembre 1915, SHD GR 2175.

¹³ Ibid.

née, il se rend lui-même à l'hôtel où réside Pierre Ier et, dès son arrivée sur les lieux, demande à rencontrer sans délai le docteur Svetislav Simonovic qui est à la fois le médecin et le secrétaire du Roi. Le médecin du Roi étant parfaitement francophone, Mondésir peut lui expliquer le but de sa visite en mettant l'accent sur sa dimension personnelle et non politique. Il précise alors, afin d'appuyer sa demande d'audience qu'il connaît bien l'armée serbe au sein de laquelle il a séjourné en 1913, qu'il est proche de nombre d'officiers de l'état-major général et qu'il vient, pour cette raison, d'être placé à la tête « *de la mission dont l'envoi était une preuve de plus de l'aide que la France voulait apporter à la Serbie* ». ¹⁴ Il lui fait également remarquer fort diplomatiquement mais aussi sans ambiguïté qu'un refus royal produirait, à Paris, le plus mauvais des effets.

Le secrétaire prend bonne note, se retire et revient quelques minutes plus tard à peine pour indiquer au général Mondésir que le roi le recevra « *avec plaisir à 4 heures, s'excusant sur son état de santé pour ne pouvoir le faire plutôt* ». ¹⁵ Le très bref délai pris par le Roi pour faire donner sa réponse, son ton et son contenu renforcent Mondésir dans sa conviction d'un jeu trouble joué par les Italiens. Mais il préfère, à court terme, et ayant d'autres chats à fouetter, de ne pas chercher à en savoir plus.

Lorsque, un peu avant seize heures il est introduit auprès du Roi il ne peut que constater que tous les arguments qui lui avaient été opposés pour empêcher la rencontre sont, si ce n'est faux, du moins largement exagérés et instrumentalisés. En rendant compte à Paris il écrit : « *Le Roi Pierre était en uniforme, vigoureux malgré ses douleurs rhumatismales qui ne l'ont pas empêché de faire, en partie à cheval, une longue et pénible retraite (par Alessio, Tirana, Durazzo). Sa Majesté est vive de geste, de regard, de paroles et laisse voir même par moments, malgré sa tristesse certaine, quelques éclairs de gaieté. La conversation a été très animée malgré sa surdité assez prononcée. J'ai donc trouvé le Roi dans un état bien différent de celui qui m'avait été, sans doute intentionnellement dépeint* ». ¹⁶

Après s'être présenté au Roi, le général Mondésir lui remet la lettre du Président de la République. La lisant, le Roi, pris par l'émotion, pleure. Puis voyant l'écrin ouvert et la Croix de Guerre qui lui est destinée, il se lève prend la médaille et la porte à ses lèvres pour l'embrasser avec émotion déclarant au général Mondésir qu'elle « *lui rappelle sa médaille de 1870* ». ¹⁷ La première émotion

¹⁴ Ibid.

¹⁵ Il est alors 11 heures 30, *ibid.*

¹⁶ Ibid.

¹⁷ Celui qui n'était alors encore que Pierre Karadjordjević, avait participé, comme sous-lieutenant participé comme volontaire à la guerre franco-prussienne de 1870-71 dans les rangs de la Légion étrangère après s'être affublé du pseudonyme de Pierre Kara. Son comportement lui avait valu d'être décoré de la Légion d'Honneur.

passée, le général Mondésir épingle lui-même la Croix de Guerre sur la vareuse du Roi.

Puis la conversation s'engage entre les deux hommes. Le premier sujet abordé est celui de l'absence d'aide réelle des alliés lors de l'agression contre la Serbie au cours du mois d'octobre précédent. Le Roi estime qu'il a été, au cours de ces heures sombres « berné » par les Alliés. Il poursuit en précisant qu'une intervention militaire alliée contre les Bulgares lui aurait permis de faire face « encore une fois aux Austro-Allemands ». ¹⁸ Il explique ensuite qu'il demeure persuadé qu'en dépit de la défaite récente subie par l'armée serbe, la Serbie peut continuer à compter sur le soutien de la France et qu'elle croit, à plus long terme, en la victoire des alliés dans la guerre. Mais il n'empêche, il s'interroge « avec émotion » écrit Mondésir sur l'avenir du peuple serbe : Après la victoire « s'il y a encore une Serbie, il n'y aura plus de Serbes ! ». ¹⁹ Confronté aux semaines de douleurs qu'il vient de partager avec ses hommes qu'il a vu mourir au combat, mais aussi de faim et de froid il émet alors un regret personnel, celui d'avoir fait lever le 3e ban de son armée, c'est-à-dire les jeunes âgés de 17 à 19 ans qui représentent pour plus que des combattants car ils sont « l'avenir de la race serbe ». ²⁰

Dans la suite de la conversation, le Roi Pierre loue l'attitude d'Essad Pacha indiquant au général Mondésir qu'il « a tenu à le protéger pendant sa traversée de la région albanaise entre Alessio et Tirana où il passait par le territoire de tribus mal réputées ». ²¹

Puis il revient sur le double jeu des Italiens qui feignent de le conseiller alors qu'ils le maintiennent dans l'ignorance totale aussi bien du sort de son armée que des événements militaires dans les Balkans et partout en Europe. Il précise même que sa seule source d'information réside dans les journaux français qu'il parvient, tant bien que mal, à se procurer. Mais cela ne le préoccupe plus, explique-t-il, qu'à titre personnel car, comme il « n'est plus rien, il suit le sort de l'armée, il a confiance dans son fils pour gouverner. » ²²

Passé cet entretien, qui a duré presque une heure, le général Mondésir se rend auprès du général italien Bertotti.

Très rapidement le général italien met l'accent sur sa double fonction politique de gouverneur du Presidio et militaire de commandant des troupes italiennes. Cherche-t-il à impressionner le général français ? C'est possible. Mais dans ce cas sa tentative demeure aussi inefficace que vaine.

¹⁸ Audience du Roi de Serbie accordée au général de Mondésir le 22 décembre 1915.

¹⁹ Ibid.

²⁰ Ibid.

²¹ Ibid.

²² Ibid.

Il explique ensuite son opposition au passage des troupes serbes à Durazzo et à Valona car il ne veut pas de contact entre ses troupes et les Serbes, accablant les seconds de tous les maux. Les unités militaires serbes seraient, selon ses dires, « *en désordre* » – on le serait à moins à cette date –, « *sans doute porteuse du typhus et du choléra* » et elles commettraient par ailleurs « *des déprédations [...] de nature à provoquer un soulèvement des populations* ». ²³ Passées ces remontrances qui montrent le peu de sollicitude qu'il a pour les soldats serbes il tient à préciser à Mondésir que, dévoilant ainsi les objectifs politiques qui lui ont été assignés qu'il attend du Prince Alexandre qu'il « *s'engage solennellement à ne jamais revendiquer la possession ultérieure des territoires albanais que ses troupes seraient amenées à traverser ou à occuper* ». ²⁴

Lorsqu'il quitte le général Bertotti, le général Mondésir éprouve, écrit-il fort diplomatiquement un « *sentiment partagé* » qui le pousse à « *douter de la sincérité de cet officier général* ». ²⁵

Dès le lendemain Mondésir, estimant qu'il n'a plus, dans l'immédiat, rien à faire sur place, décide de rentrer à Brindisi afin de recueillir les comptes rendus des deux autres missions qu'il a envoyé en Albanie et de confronter les avis de ses officiers avec ses sentiments et son ressenti personnels. De retour à Brindisi le 23 après une traversée effectuée cette fois à bord d'un torpilleur français, il reçoit et écoute le rapport que lui fait lieutenant-colonel Broussaud de retour de Durazzo en compagnie et le sous-lieutenant Grandidier. Lorsqu'il écrit et adresse à Paris le lendemain 24 décembre son rapport il n'a pas encore revu les commandants d'Alauzier et Coudanne qui ne sont pas encore revenus de Saint-Jean-de-Médéa.

Son rapport final n'en demeure pas moins fort intéressant tant il semble bien qu'il ait été écrit d'une plume froide, exempte de tout parti pris personnel et dont le seul objectif est d'aider le général Joffre à prendre les décisions qui s'imposeront alors à lui.

S'agissant en premier lieu de l'Italie, dont il connaît l'importance locale et les ambitions territoriales, il comprend et trouve légitime que ses représentants défendent ce qu'ils considèrent comme étant leur intérêt national. Mais il considère que cette compréhension à des limites que ces derniers ont franchies. Il leur reproche une attitude systématique non exempte de cynisme alors qu'ils pourraient fort bien la tempérer au moins « *momentanément [pour] des raisons de pure humanité* ». Cela aurait ainsi évité, comme le lui a rendu compte le lieutenant-colonel Broussard que « *de pauvres recrues [serbes] rencontrées dans un état*

²³ Mission militaire française en Albanie, *Compte rendu de l'entrevue entre le général de Mondésir et le général italien Bertotti, commandant le Presidio de Valona*, après-midi du 22 décembre 1915, n°3/C, SHD GR 2175.

²⁴ Ibid

²⁵ Ibid.

si misérable [...] sur la route de Durazzo à Tirana, meurent sans abri aux portes d'une ville occupée par les Italiens ». ²⁶

En ce qui concerne plus directement les relations qu'il a établi avec les autorités italiennes, où qu'elles se trouvent de part et d'autre de l'Adriatique, Mondésir estime que toutes jouent, vis-à-vis de la mission qu'il commande un double jeu, leur gouvernement « *se mettant certainement en travers des projets qu'il paraît accepter ou, tout au moins, en rend l'exécution très difficile* ». ²⁷ Il estime que les autorités, civiles ou militaires, qu'il a côtoyées tant à Brindisi qu'en Albanie « *tout en montrant une courtoisie parfaite et des formes chaleureuses de sympathie, contrecarrent, dans la mesure où ils le peuvent, toutes nos opérations* ». ²⁸ En d'autres termes, la politique italienne est, dans les Balkans, opposée à celle, pourtant bien modeste, conduite par la France.

En définitive, au cours des premières journées qu'il a passé sur place, le général Mondésir ne peut que constater que les Italiens ont tenté de saboter son action, c'est-à-dire celle de la France, en essayant de l'empêcher de rencontrer le Roi Pierre et de le désinformer en ne lui remettant pas des télégrammes qui lui étaient destinés et qui devaient obligatoirement avoir transité auparavant par les moyens télégraphiques italiens.

En ce qui concerne enfin les Serbes, Mondésir estime que les Italiens retiennent le Roi Pierre Ier à Valona « *pour ainsi dire prisonnier dans le médiocre hôtel dans lequel il est descendu* ». ²⁹ Plus généralement il pense que les Italiens s'efforcent de le duper : « *Ils cherchent à me tromper, cela semble évident ; ils cherchent à cacher l'urgence extrême qu'il y a à agir pour tirer les Serbes de leur détresse* ». ³⁰ Il se montre même d'une sévérité extrême lorsqu'il écrit : « *à n'en pas douter, les Italiens désirent la fin des Serbes en tant qu'armée, sinon en tant que Nation* ». ³¹

Tout cela pousse le général Mondésir à proposer à Paris comme une évidence, de ravitailler dans les meilleurs délais, ce à quoi il s'emploie déjà mais surtout, de la transporter d'urgence à Corfou : ³² « *je crois qu'il faut faire un effort immédiat – indépendamment même du projet d'ensemble, en cours – [...] pour sauver ce qui subsiste encore de cette jeunesse, sans quoi c'est l'existence même de la nation, et*

²⁶ Compte rendu de la situation de la mission à la date du 24 décembre 1915 adressé par le général Mondésir au ministère de la Guerre, n°5/C, page 2, SHD GR 2175.

²⁷ Ibid.

²⁸ Ibid.

²⁹ Ibid.

³⁰ Ibid.

³¹ Ibid.

³² Il reprend ici à son compte l'idée émise le 11 décembre par le Bureau d'Orient de l'État-major de l'Armée dans une Note au sujet de la reconstitution de l'armée serbe n° 8090 – 9/11, SHD GR 2175.

non pas seulement de l'armée qui est en péril. Il semble que – sous réserve de difficultés diplomatiques insurmontables – l'île de Corfou serait un asile sûr. »

Sources

Service Historique de Défense, Vincennes

— GR 2175

D'Alauzier, Ripert (Commandant). *Résurrection de l'armée serbe*. Paris : Payot, 1923.

Larcher, M. (Commandant). *La Grande Guerre dans les Balkans*. Paris : Payot, 1929.

Les Armées Françaises dans la Grande Guerre, t. 8, vol. 1. Paris : Imprimerie nationale, 1927.

